

peinte - dans le réel, et sa forme - un long cou d'où sort l'eau et deux têtes permettant de régler l'eau chaude et l'eau froide - s'avancait vers le spectateur l'invitant presque à « se laver les mains ». Donc le choix de ce robinet comme prolongement de cette mer plutôt réaliste était pour moi une manière de jouer sur la présentation et la représentation. Qui plus est, j'ai rajouté un hameçon par l'orifice où l'eau est censée couler, manière de symboliser encore une fois la continuité du thème représenté : l'eau, mais dans la discontinuité des médiums utilisés. J'ai finalement réussi à fixer le robinet en bricolant un système de maintien à l'aide de ciment et de beaucoup, beaucoup de colle forte.



Mais le projet selon moi le plus évocateur au sujet de cette question de la part artisanale du travail plastique et de l'essence de l'œuvre d'art est le second exemple que je vais vous présenter. Je cherchais à travailler sur la notion de quotidien, ce qui m'a fait penser au papier toilette et m'a donné envie de l'utiliser pour sa matérialité et non pour son usage qui, inutile de le préciser, n'a rien d'admirable. J'ai imaginé l'utiliser comme un tissu à part entière, et j'ai décidé de faire des sous-vêtements avec cette matière. J'ai alors commencé à faire des patrons et me suis mise à la couture. Mais cette matière, qui était à mon sens l'essence de mon projet, me posa problème. En effet, le papier se



dédoublait et devenait alors encore plus fragile ! Je me suis mise alors en quête du papier toilette le plus résistant du marché, mais en vain, car sans base solide pour le soutenir, même le plus solide se déchirait. J'ai donc pris des sous-vêtements réels sur lesquels j'ai cousu le papier. Mais à force de le manipuler ce dernier, il se fragilisait et se déchirait tout de même.

C'était en fait une opération cyclique que j'effectuais, une sorte de travail de Sisyphus, car aussitôt que j'avais fini de coudre une des feuilles de papier toilette, les feuilles précédemment cousues se fissuraient et s'abîmaient. Mais avec du recul, c'est précisément ce que j'ai trouvé intéressant dans ce projet : ces déchirures indépendantes de ma volonté allaient bien avec mon projet. En effet, celui-ci jouait avec la notion d'éphémère et le fait que le papier toilette soit, dans son usage du quotidien, utilisé, souillé puis jeté. Ainsi, ce qui était à la base un problème d'ordre matériel a en fait nourri ma réflexion et lui a permis de s'auto-dépasser, puisque mon projet lui-même s'est vu complètement modifié. En effet, insérés comme éléments de présentation, ces sous-vêtements déchirés et abîmés deviennent des objets vestiges d'une utilisation éphémère, car une fois portés, ils se sont déchirés et abîmés d'une encore plus et d'une manière plus apparente encore que lorsque je les cousais. De plus, à la manière de Jana Sterbak dans *Vanitas*, qui présente à la fois une photo d'un modèle en chair et en os portant une robe de viande qu'elle a fabriquée et, sur un mannequin de bois, la même robe en état de putréfaction de plus en plus avancé. De même que les robes de viande de Jana Sterbak, mes sous-vêtements de papier ne sont plus des œuvres à part entière, mais des objets témoins intégrés à une autre œuvre. Le processus ici mis en valeur est la